REVERIES..

XLV.

UNE MÈRE.

Il y a plusieurs années, le président de l'Union Française de la Nouvelle-Orléans reçut la visite d'une dame en deuil, mais dont la mise ne manquait pas d'élégance.

Cette personne, qui avait dû être très belle au temps de sa jeunesse, avait visiblement dans son passé une histoire douloureuse. Les larmes, encore plus que l'âge, avaient flétri son visage et répandu sur ses yeux l'ombre de la tristesse. La souffrance morale y avait laissé un sceau indélébile. Ses traits, cependant, respiraient la résignation et l'énergie, et semblaient indiquer qu'elle avait dû supporter courageusement ses chagrins.

Sous les coups redoublés du malheur, la femme ploie, l'homme succombe. On s'est souvent pris de la force de résistance que montrent, dans les circonstances solennelles, les cœurs féminins, que la plus légère contrariété accable. On dirait que la douleur, qui les fait tant souffrir, les pétrie d'un limon impénétrable à la douleur qui glisse à la surface et n'atteint pas les arcanes.

O femmes! vous êtes les dignes émules de la *Mater dolorosa*, votre admirable et divin modèle! Mais c'est surtout lorsque vous êtes mères qu'apparaît votre endurance.

—Monsieur, dit au Président sa visiteuse, mon nom est veuve Darbois; je suis Française; des circonstances bien pénibles m'obligent à faire appel à l'aide de votre Société; mais avant de vous faire connaître mes besoins, permettez-moi de vous expliquer quelle suite d'événements m'ont conduite à ma triste situation actuelle.

Nous avons, mon mari et moi, émigré de France il y a une dizaine d'années. Nous avions deux enfants: un garçon de dix ans et une fille de huit.

Pendant un temps assez long, la Louisiane nous fut hospitalière. Mon mari, qui était ingénieur civil, gagnait largement sa vie et la nôtre. Notre petit ménage vivait dans la joie. Nous étions, dans notre modeste sphère, entamé de tout ce qui peut embellir l'existence, et nous bénissions le jour où l'idée nous avait pris de venir en Amérique.

Nous résolûmes de donner à nos enfants une brillante éducation, sachant que par ce moyen on parvenait à tout dans ce pays.

Notre fils témoigna le désir de faire des études médicales. Notre fille montrait pour les arts d'agrément des dispositions encourageantes. Nous primes à cœur de les satisfaire tous les deux.

* * *

Peut-être, dans notre position encore assez humble, ce parti était-il d'une sagesse douteuse; mais nous n'y visions d'abord qu'un sujet de félicitation. A dix-sept ans, notre Alexine devint une fille accomplie, aussi belle qu'instruite et sonnant involontairement l'amour sur ses pas. On nous l'avait déjà demandée en mariage, et la noce devait avoir lieu vers la fin de l'année.

Albert, notre fils, suivait avec le plus grand succès ses cours de médecine et voyait, dans un avenir très prochain, l'obtention du diplôme, qu'il devait faire suivre d'un court séjour à Paris pour y recevoir la consécration de la Faculté.

Mon mari, dans sa profession, était devenu une autorité à la Nouvelle-Orléans. A ses moments perdus, en dehors de son travail régulier du jour, il donnait des leçons et ajoutait ainsi à ses gains un complément sérieux.

On lui proposa de l'associer à une vaste entreprise. Cette affaire en était à ses préliminaires et devait très prochainement entrer dans le domaine des faits accomplis.

Notre situation était donc digne d'envie et le lendemain nous sourirait, lorsque le malheur, qui jusque-là nous avait épargnés, envahit brusquement notre heureux ménage....

Pardonnez moi, monsieur, si ce souvenir m'arrache des larmes, dit en pleurant madame Darbois; je ne puis y songer sans me sentir le cœur gros. J'ai tant souffert que la source de la douleur devrait être tarie. Mais certaines afflictions sont éternelles.

Nous étions en 1878. La fièvre jaune venait d'éclater. N'ayant jamais traversé d'épidémie, on nous conseilla de quitter la ville. Mais mon mari, inaccessible à la crainte, résolut de rester. "Quand nous devrons mourir, me disait-il, la mort nous atteindra partout." Et puis l'entreprise qu'on lui avait proposée l'absorbait et exigeait sa présence.

Une réunion eut lieu pour les premiers arrangements. Trois jours après, mon mari tombait frappé par le fléau. Cinq jours plus tard, nous l'enterrions!

Puis vint le tour de ma pauvre fille.

O mon Dieu! comment ai-je pu supporter cette seconde épreuve! Désolée de la mort de mon mari, je recommençai le désespoir dans l'âme, à combattre l'horrible mal qui me dévorait mon enfant!

En si je fait des efforts pour lui arracher sa victime! Ai-je pleuré et prié; mais tout en vain! Je fléchissais sur mes genoux, vaincue par la lassitude. Je n'avais plus la tête à moi. Je suppliais le médecin de me donner de l'espoir; il gardait le silence et secouait gravement la tête. Il finit par me dire: "Du courage!" Il me pressa la main et ne reparut plus.

Ma malheureuse fille se raidissait contre la douleur et me disait, les larmes aux yeux:

"O maman! est-ce possible de mourir si jeune!.... Sauve-moi, ma bonne maman!"

Bientôt, elle fut prise du délire:

"Porte-moi à mon piano, murmurait-elle; je veux jouer cette romance que j'aimais tant..... Tu sais, celle que Paul, lorsqu'il venait me voir, me demandait...."

Et elle expira sur mon sein.

En disant ces mots, madame Darbois laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à sangloter.

* * *

—La fièvre jaune, reprit-elle, m'épargna, de même que mon fils. Mais après mon double malheur, la vie m'était si lourdement à charge, que je l'aurais vue fuir sans regret, et que j'aurais peut-être hâté le dénouement si j'étais restée seule.

La mort du soutien de la famille me laissa à peu près sans ressources. Nous avions largement vécu et n'avions réservé, dans nos préoccupations, qu'une place insignifiante à l'esprit d'économie. Nous pensions n'être qu'au début de notre prospérité; selon les indications de l'heure, à notre aisance, devait bientôt succéder la fortune... Le sort s'est chargé de m'apprendre combien les événements devaient être peu d'accord avec nos espérances.

Mon fils, qui m'aimait beaucoup, me voyant perdue dans ces sombres réflexions, me dit:

"Mère, je touche à mon diplôme. Encore un léger sacrifice, si tu le peux. Le doyen de la Faculté m'a prévenu que l'année prochaine mes études seraient très probablement achevées. Pour atteindre ce résultat, je vais redoubler d'efforts, mettre en mouvement tous les ressorts de mon intelligence. Lorsque je l'aurai obtenu ce bienheureux diplôme, je me hâterai de gagner de l'argent, afin de te mettre à l'abri de la misère."

—C'est bien, Albert, lui répondis-je; je vais vendre notre piano et le peu de luxe qui nous reste. S'il le faut, je me priverai même du nécessaire pour t'assurer la profession que tu ambitionnes.

Et mon fils s'abîma dans son travail. Il y passait ses nuits; souvent l'aurore le trouvait livré à ses livres ou à ses pièces d'anatomie.

Ce surmenage produisit d'abord des attaques de fièvre. Un matin, il me dit avec une exaltation qui m'effraya:

"Mère, j'ai vaincu cette nuit une des plus grandes difficultés du diagnostic. J'ai même inventé un traitement. Je suis en train de devenir le premier médecin de la Louisiane..... Prépare toi, non à la simple aisance, mais à la fortune...."

Je l'engageai, les yeux humides, à se modérer, à ne pas excéder ses forces; je le suppliai de ne pas employer ses heures de sommeil, parce que le repos était évidemment indispensable à sa santé.

"Quand je touche à mon but, quand je le tiens, en quelque sorte, dois je reculer?" me répondit-il; et il continua son travail nocturne.

A quelques jours de là, il vint—harassé de fatigue, et les yeux égarés—me réveiller dès les premières lueurs de l'aube et me dit, en m'embrassant:

"Chère mère, j'ai eu cette minuit, au milieu de mon étude, une vision: mon père et ma sœur me sont apparus tels que je les vis pour la dernière fois, mais ayant un visage les couleurs de la santé, et dans les yeux l'animation de la vie. Tous les deux avaient leurs vêtements mortuaires et semblaient heureux de me revoir.

"Je les ai considérés avec une surprise, une émotion et une joie qui me donnaient envie de pleurer. Mon père, d'une voix qui venait clairement de l'autre monde, m'a dit en souriant:—Continue, mon fils, ta besogne ardue. Nous sommes venus pour t'encourager par notre présence. Nous t'applaudissons dans notre demeure céleste. Nous reviendrons le jour où tu recevras le prix de tes efforts; nous voulons assister à ton couronnement.

"Ma sœur s'est alors approchée et a déposé sur mon front un baiser fraternel. Puis, lorsque je leur tendais les bras, tous les deux ont disparu à mes yeux étonnés...."

A ce discours insensé, je me levai, monsieur, en jetant un cri: je venais de découvrir que mon pauvre fils était devenu fou.... fou par excès de travail!

* * *

Voilà deux ans qu'il est dans cet état. A certains jours, il jouit de quelques moments de lucidité. Alors, il verse des larmes abondantes et se jette à mon cou.

"Ma bonne et chère mère, me dit-il, que je suis malheureux! Que je souffre au physique et au moral! Mes nuits sont des cauchemars épouvantables. Tantôt je suis aux prises avec des serpents gigantesques, ou des bêtes féroces qui me dévorent. Tantôt je suis en enfer, et le feu me consume sans me tuer. Je suis parfois oiseau et d'autres fois poisson. Je plane au dessus des plus hautes montagnes, sur des précipices qui m'attirent,—ou bien le Mississipi passe dans mon lit. Les mondes s'entre choquent dans ma tête; j'assiste à un cataclysme d'astres; l'univers, après avoir volé en éclats, disparaît pour jamais dans une obscurité éternelle. C'est la fin de toutes les choses et de tous les êtres créés, et je m'attends à voir apparaître Dieu sur les ruines de ses œuvres détruites.

"Mais, de tous mes tourments, celui qui m'obsède le plus cruellement est le regret de n'avoir pu tenir ma promesse. Je voulais te faire une existence dorée, et je suis devenu, avec ma maladie, un fardeau qui aggrave tes besoins, ta misère.

"Puisqu'au lieu de t'être utile, je te suis nuisible, que le bon Dieu me prenne,—il te soulagera, en terminant ma misère.

Puis, l'instant d'après, il exulte: "Quand je te disais, me crie-t-il, que je deviendrais le premier médecin de la Louisiane!.... Je le suis, n'est-ce pas? Aussi vient-on à moi de tous côtés.... j'espère que tu n'as pas à te plaindre de ton sort."

Par moments, il porte ses mains à son front et gémit: "Oh! ma tête! ma tête!"

Il recherche les caresses que je lui prodiguais dans son enfance. Il s'accroche à mes jupes et m'appelle comme autrefois, "chère maman." Il veut, comme alors, s'endormir sur mes genoux. C'est un grand bébé de vingt ans. Il continue à avoir des visions dont quelques-uns sont étranges et l'épouvantent; il se réfugie sous mon aile maternelle et m'étreint de ses bras tremblants.... Le malheureux enfant me fend le cœur!

Sa folie, douce et inoffensive, a troublé son intelligence sans altérer son caractère affectueux. Je vais quelquefois le promener; il se laisse docilement conduire et reste muet. Ses yeux, penchés vers le sol, ont l'air de ne voir personne; d'ailleurs, il ne reconnaît aucun de ses amis.

Ses anciens professeurs, y compris leur président, viennent le voir et lui témoignent les plus vives sympathies. Tous sont d'avis qu'il n'y a rien à faire, et que, pour la guérison, il faut surtout compter sur mon influence. L'éloigner de moi, disent-ils, serait l'irriter et aggraver son mal. On risquerait de faire de lui un fou furieux et incurable.

* * *

Pour subvenir à nos besoins, j'ai eu recours à mon aiguille; mais mes gains sont extrêmement modestes. Nous arrivons péniblement à vivre, et notre gêne ne finira qu'avec la démence de mon fils qui menace de s'éterniser....

Que dis-je! cette gêne ne pourra qu'augmenter avec mon âge. Déjà mes yeux, très fatigués par les larmes, me refusent en partie leur service, et l'on a remarqué que mon travail commençait à se ressentir de leur faiblesse.

Comprenez-vous les anxiétés d'une mère en présence de son fils fou, qu'elle ne peut soulager, et qu'elle ne pourra bientôt plus nourrir? Ma position est atroce, et je viens vers vous, M. le Président, pour que vous m'aidiez à la rendre supportable.

Il me reste en France quelques parents; bien qu'ils ne disposent que de ressources limitées, ils ont pour moi assez d'attachement pour nous faire, en se serrant un peu, une place à leurs côtés.

Mon fils, lui-même, lorsque lui reviennent quelques éclairs de raison, m'exprime le désir de rentrer au pays.

"Il me semble, me dit il souvent, que la vue des lieux où je suis né et des camarades qui partageaient mes jeux d'enfance, me rendrait le calme et le bonheur."

Vœu de fou, c'est vrai; mais les médecins partagent son opinion et m'engagent avec instance à essayer ce voyage. Moi-même, j'ai fini par me persuader que c'est le seul moyen de salut.

Je viens donc, M. le Président, vous supplier de nous aider à regagner la France. C'est la prière d'une mère qui a tant souffert sans rien demander à personne, et qui vient, désespérée, vous faire l'aveu de sa misère....

Aidez-moi à sauver mon pauvre enfant....!

L'Union Française contribua au rapatriement, après s'être assurée que l'histoire qui précède était l'expression de la vérité.

Trois ans après, elle recevait une lettre où nous lisions ce qui suit:

"Cher monsieur, j'ai le bonheur de vous apprendre que je suis non seulement guéri, mais que j'ai pu reprendre mes études et que j'ai été reçu médecin.

"Je pratique depuis six mois avec un résultat déjà très encourageant et de nature à rendre à ma mère la tranquillité qu'elle avait depuis longtemps perdue.

"Ma bonne fortune ne peut la consoler de la mort de mon père et de ma sœur; mais du moins elle a l'agrément de se savoir à l'abri du besoin pour le reste de ses jours."

On a deviné que c'était l'ex-jeune fou qui écrivait.

FRANÇOIS TUJAGUE.

LE GÉNÉRAL BOOTH

Le général Booth, généralissime de l'armée du Salut, vient d'accorder à un rédacteur du *Daily Chronicle* une intéressante interview, au cours de laquelle il a fait part à son interlocuteur des récents exploits de ses troupes et des projets qu'il forme pour la saison prochaine. Il s'est montré extrêmement satisfait de sa dernière expédition sur le continent. Le débarquement s'est effectué en Hollande dans les conditions les plus heureuses; la campagne d'Allemagne n'a été qu'une simple promenade militaire; quant aux pays scandinaves, merveilleusement préparés par les doctrines d'Ibsen, de Bjornson et de tant d'autres littérateurs, les Salutistes les ont annexés en un tour de main. L'ambition d'une armée victorieuse ne connaît pas de bornes; l'infatigable général prépare maintenant une descente en Italie; il s'apprête à marcher sur Milan, Turin, Florence, et ne désespère pas d'arriver jusqu'à Rome. Mais ses anciennes conquêtes ne suffisent point à le rassurer sur l'issue de cette expédition nouvelle: le général Booth ne dissimule pas qu'il la considère comme la plus difficile qu'il ait jamais entreprise; il se méfie des pays latins. La France n'a témoigné aux Salutistes qu'une neutralité un peu ironique; qui sait si le Midi ne va pas se lever?

Chronique du chiffon.

Toilette de demi-saison en drap vert laurier. De chaque côté de la jupe, formant deux larges quilles, l'étoffe est découpée à jour sur du satin vert de même nuance, brodé et rebrodé, formant un beau dessin à larges fleurs dans le style archaïque. Corsage-veste à très courtes basques, presque plates. La même broderie sur satin tient presque toute la largeur du dos, du corsage, des revers et des manches, très ajustées sur le bras et se gonflant vers le haut. Gilet à grands revers en taffetas pompadour Louis XVI rayé mauve et blanc. Les revers de ce gilet, qui retombent à plusieurs plis étoffés, sont doublés de drap mauve et s'ouvrent sur un empiècement intérieur en drap vert-laurier doublé de satin jaboté de malines.

Toute la veste est entourée d'une étroite bordure de queue de zibeline. Pour sortir avec cette toilette on portera une veste à la russe, sorte de caraco, croisé devant, boutonné de côté, froncé derrière, avec ceinture brodée à courtes basques rondes, entouré d'une petite bordure soutachée d'acier et brodée en soie bleue et verte. Les manches de velours sont froncées du bas sous un parement de velours brodé, doublé de drap vert, ainsi que le collet qui se retourne en drap vert laurier. Un grand col de chinchilla, de hauts poignets de chinchilla que l'on ajoute à volonté, complètent l'élégante richesse de ce petit vêtement. Capote-toque en feutre noir avec gros drapé bouillonné de drap vert et large fantaisie de goura.

La jupe est ample, ronde, et touche terre. Elle est entièrement doublée de taffetas mauve.

Silhouettes de Musiciens.

CHOPIN.

Vieille et contant l'histoire de sa vie, George Sand écrivait, après avoir nommé quelqu'un de ceux qu'elle avait le plus aimés,—c'était, je crois, Everard: "Il est une autre âme, non moins belle et non moins pure dans son essence, non moins malade et troublée dans ce monde, que je retrouve avec autant de placidité dans mes entretiens avec les morts et dans mon attente de ce monde meilleur où nous devons nous reconnaître tous au rayon d'une lumière plus vive et plus divine que celle de la terre. Je parle de Frédéric Chopin...."

Le fait est qu'à la lumière d'ici-bas, George Sand et Chopin, comme George Sand et Musset, ne pouvaient se reconnaître. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, mais l'un contre l'autre. Entre *elle et lui*, que *lui* fût le grand poète ou le grand musicien, la contradiction, l'incompatibilité fût pareille, et, dans la double rencontre d'amour et de souffrance, chacun des deux, ainsi que l'a remarqué dernièrement Paul Bourget, "n'eut d'autre tort que d'être lui-même."

Elle a dit de Musset: "Il était de ces êtres qui avec toutes les sublimités de l'idée et tous les élans du cœur ne peuvent arriver à l'apogée de leurs facultés sans tomber dans une sorte d'épilepsie intellectuelle." *Elle* a dit de Chopin: "Son esprit était écorché vif; le pli d'une feuille de rose, l'ombre d'une mouche le faisait saigner." Or s'il y a deux sortes d'esprits dont ne pouvait s'accommoder longtemps la tranquille et génitale Berrichonne, ce sont les écorchés et les épileptiques.

Cette sensibilité maladive et, comme a dit un critique anglais, "this passionate excitability", voilà tout le malheur de Chopin, et presque tout son génie. Parce que tout le blessait il semble qu'il ait voulu tout amortir. Au nom seul de certaines de ses œuvres, "Ballades" ou "Nocturnes", on attend, on éprouve comme une langueur nouvelle, une impression de poésie vague et de clair de lune que ne donnent pas ces titres plus anciens et plus sévères: "Suites", "Sonnates" ou "Variations".

Grand mélodiste souvent, la mélodie de Chopin n'a jamais rien d'anguleux ou de carré. Moelleuse, arrondie, volontiers contournée et mièvre, elle ondule, s'infléchit et ploie. A peine est-elle née que déjà, comme s'il en trouvait encore le dessin trop précis ou l'éclat trop vif, il l'atténue et l'émousse. Il prodigue autour d'elle non plus les *grupettos* ni les trilles, maigres et raides ornements d'un autre âge, mais les traits fleuris et riches, les draperies, les gazes et les voiles, toute la parure abondante et souple d'un style amolli et renouvelé.

Du timbre autant que de la mélodie, Chopin hait la sécheresse et la dureté. Pour que la note vibre sans blesser ni déchirer jamais, il l'enveloppe, en usant des pédales comme personne encore n'en avait usé, de cet atmosphère et de ce clair-obscur où flottent et baignent quelques-uns de ses plus beaux chants.

Enfin, il n'est pas jusqu'au rythme—fût ce le plus caractéristique, celui de la valse ou de la mazurka—que Chopin n'ait souvent relâché ou détendu. *Tempo rubato*, tel est son mouvement préféré. Qu'est-ce à dire! sinon qu'il trompe le temps ou plutôt qu'il le vole? Il aime à se dérober la faite et le perpétuel écoulement de notre durée, que les génies d'une autre trempe, les classiques, ne craignaient pas de marquer à grands coups réguliers et forts.

Classique! Pour toutes ces raisons, voilà ce que Chopin est le moins. Mais il est profondément original. Il ne doit rien à l'Italie, aucun art n'étant moins que le sien arrêté, plastique et formel. La France, non plus, ni l'Allemagne, ne sauraient le réclamer ou seulement le reconnaître. Il ne fredonne point à la française, il ne chante pas à l'italienne, il pense encore moins à l'allemande. Par le fond et la forme de sa pensée, Chopin diffère de tous les Allemands, de ceux-là mêmes qui, le plus divers entre eux, offrent entre eux pourtant quelque ressemblance, un air de famille et, pour ainsi dire, de patrie. Bach et Schumann, Bach et Wagner, sont moins dissemblables que ne le sont Chopin et l'auteur du "Clavecin bien tempéré," l'auteur de "Manfred" ou l'auteur de la "Valkyrie." C'est que tous les Allemands possèdent, à des degrés fort inégaux, mais à quelque degré toujours, le génie de la polyphonie et celui de la symphonie. Ils combinent et ils développent. Or, ce double génie fait entièrement défaut à Frédéric Chopin.

Mais le cœur de sa race battait dans sa poitrine. On ne sait pas un musicien plus que celui-là patriote et national. Il est Polonais plus que tous les autres ne sont Français, Italiens ou Allemands. Il est de son pays, rien que de son pays, et de son pays meurtri et mort, sa musique restera comme l'âme immortelle. Ame mélancolique et plaintive, que dans les nocturnes, les ballades, on entendra gémir et regretter éternellement. Ame courtoise et charmante dans l'intimité des valses et des mazurkas. Ame parfois héroïque dans les polonaises, dont plus d'une est un chef-d'œuvre épique et triomphal.

Ce rythme-là du moins, Chopin ne l'a pas énervé. Comme il l'affermit au contraire et le renforce! De quelle hauteur et de quel élan, sous quels écroulements, sous quelles avalanches de gammes il précipite la note et l'assène! C'est pour l'enfoncer plus avant; pour que, marquant plus rudement la mesure, les danseurs de la danse nationale et presque sacrée, emportent à leurs pieds dans l'exil un peu du sol de la patrie. Souvenez-vous de Rubinstein jouant la huitième polonaise, celle "aux octaves". Rappelez-vous les formidables accords que ces deux mains de géant semblaient suffire à peine à frapper tout entiers. Rappelez-vous le *crescendo* colossal, ces roulements de tonnerre, cette pompe, ce luxe et ce fracas, et dites quelle musique évoqua jamais, dans un décor plus somptueux, plus brillante vision d'un peuple marchant à la mort ou à la liberté.

Et pourtant Chopin n'est pas un des plus grands parmi les grands. Avec la poésie et la passion, avec la fantaisie, l'emportement chevaleresque et l'enthousiasme, avec tous les dons qui firent le charme, la beauté, la gloire de sa patrie, il porte en lui les mêmes causes de faiblesse et de ruine: des nerfs indomptés et malades, plus d'imagination que de logique, une humeur inégale et le goût, l'amour du clinquant, du flamboyant, de la fanfreluche et du panache.

La mère de Ladislas Bolski disait un jour à ce jeune fou: "Il est beau d'être un héros. Il est encore plus beau d'être une conscience." La suite du roman a prouvé qu'elle avait raison. La maîtrise et la conduite de soi, la discipline, la sagesse, la volonté libre et toute-puissante, dans l'art comme dans la vie, voilà les forces essentielles et les souveraines vertus. Chopin n'est pas de ceux qui les ont possédées.

Un Manuscrit Impérial.

Le 8 septembre a eu lieu l'anniversaire de la prise de Sébastopol. Ce souvenir peut être évoqué aussi bien à l'honneur des armes russes que des armes françaises. On sait quelle vaillance fut déployée des deux côtés pendant ce siège mémorable, et le général Saussier a pu prononcer, à la Madeleine, cette parole exacte: "A Sébastopol, il n'y a eu ni vainqueurs ni vaincus."

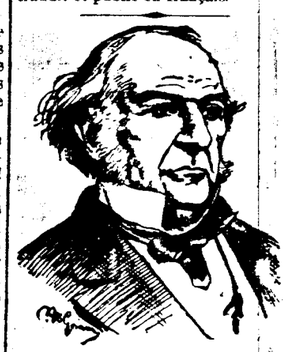
Les Russes pensent ainsi, car on célèbre en Russie l'anniversaire de Sébastopol comme celui d'un jour glorieux malgré la défaite. Au musée historique de cette ville, c'est avec orgueil, d'ailleurs légitime, que l'on entasse des souvenirs nombreux sur le siège fameux.

L'une des pièces les plus curieuses de la collection est un volumineux manuscrit de la main même du tsar Alexandre III, et qui est le recueil, sous ce titre: *Souvenirs de Sébastopol*, de tous les récits ou légendes émanant des personnalités les plus diverses, que le Tsar a pu réunir sur les incidents du siège.

Alors qu'il était encore grand-duc, Alexandre III fit demander par la voie de la presse, à tous ceux qui avaient assisté au siège, et qui pouvaient conter quelque épisode, de lui adresser leurs notes. Il les dépouilla, rédigea lui-même les récits, et le manuscrit qui les contient fut offert par lui en hommage au musée de Sébastopol.

Il y a là non seulement des narrations d'officiers, mais encore de simples soldats, de chirurgiens, de sœurs de charité, de simples particuliers, et l'ensemble est d'un réel intérêt historique et psychologique.

Ce manuscrit impérial n'a jamais été publié en Russie. Mais, par autorisation spéciale du Tsar, il a été traduit et publié en français.



M. GLADSTONE
—ET LA—
MUSIQUE.

Il est difficile, croyons-nous, de rencontrer un homme plus infatigable que M. Gladstone. Retiré volontairement des luttes politiques, il ne cesse cependant de nous donner chaque jour des preuves de sa merveilleuse activité. Les travaux les plus divers l'attirent: il écrit une longue étude sur l'évêque Butler, rédige les souvenirs de sa vie qui peut-être jamais ne seront livrés à la publicité, s'occupe des Arméniens qui le sollicitent, réveille dans des lettres enflammées le courage des Irlandais, lit les ouvrages qui lui sont adressés, donne son avis sur toutes les questions de morale, de philosophie, d'économie politique, de finances, et ne dédaigne pas de s'intéresser en même temps aux choses de l'art et de la musique. Aucun domaine ne lui est étranger: avec une étonnante facilité, le *grand old man* passe de l'un à l'autre.

Tout dernièrement, à Hawarden, un concours d'orphéons avait lieu. M. Gladstone, qui est le principal châtelain du pays, présida la dernière séance et remit lui-même le prix à l'orphéon qui l'avait obtenu.

Puis il profita de l'occasion pour parler de la musique populaire des Ecossais, qui berça son enfance et qui berce encore ses vieux jours. Cette musique de ménestrels fait en quelque sorte partie de la vie nationale écossaise, le peuple y est attaché comme à une institution séculaire. Elle a une tonalité un peu triste dont l'impression n'est pas sans charme.

Les vieux rois écossais étaient accompagnés de ménestrels, héritiers des anciens bardes, qui dans les banquets et dans les fêtes se faisaient toujours entendre.

"Le méchant ne chante pas," disaient les anciens. Shakespeare exprimait la même idée: "L'homme qui n'a dans son âme aucune musique et qui n'est pas ému par l'harmonie est capable de trahisons, de stratagèmes et d'injustice. Les mouvements de son âme sont lents et mornes comme la nuit."

Pour M. Gladstone, "la musique est un don de Dieu." Luther l'avait définie de même, ajoutant toutefois: "....et elle est alliée de près à la théologie." L'homme d'Etat anglais a oublié ce terme de la définition du réformateur allemand, qui était évidemment au fond de sa pensée, car pour M. Gladstone la théologie est l'alliée des arts comme des sciences.

Ses musiciens de prédilection sont Palestrina, Soriano, Vittoria, et en général les antiphonaires de Venise et de Rome; il est également un grand admirateur du plain-chant grégorien. S'il n'aime pas Wagner, qu'il ne trouve pas assez simple, il est séduit par la musique de Gounod et principalement par son grand oratorio *Mors et Vita*, qu'il a plusieurs fois applaudi. Nous doutons un peu qu'il ait beaucoup de goût pour les musiciens anglais contemporains. Il leur conseillerait probablement d'étudier les grands maîtres qui sont ses dieux.

Devant un auditoire de plus de douze mille personnes, l'ancien premier ministre, après avoir fait le panégyrique de la musique, a conclu après d'autres qu'elle n'était pas seulement une des distractions les plus hautes de l'humanité, mais aussi une des conditions de bonheur. Telle fut la puissance de son éloquence, que ses affirmations, déjà anciennes, électrisèrent la foule qui l'écoutait. Ce vieillard de quatre-vingt-sept ans bientôt comptait un nouveau triomphe.

Les hourras et les acclamations retentissaient encore au moment où il pénétrait dans son château. Là, il se remettait à l'étude, au milieu de ses livres, et lisait à haute voix Virgile et Homère. Il se laissait aller à la musique de leurs vers et rêvait d'harmonies éternelles....

En politique, son imagination l'a souvent élevé trop au-dessus des régions terrestres. Les grandes choses qu'il a entrevues seront réalisées par d'autres, et dans l'histoire de l'Angleterre, il apparaîtra comme un jeune barde—n'étant pas de ceux qui vieillissent—qui a chanté, dans une langue magnifique, les grandes et belles actions, les grandes et belles causes capables quelquefois de faire tressaillir les deux mondes.

OUI.

Oui, femme, ta puissance,
La vraie, ou vérité,
Est dans l'obéissance
Et non l'autorité.

Cela semble assez drôle,
Puisque ordinairement
On met le premier rôle
Dans le commandement.

"Je le veux! je l'ordonne!
Hic jubeo!.... voici
Les raisons que nous donne
Madame en ces temps-ci,

Et qu'elle donnait même,
D'un air original
Et sur un ton suprême,
Aux temps de Javéval.

Car Madame est altière
Et veut communément
Obéissance entière
A son commandement.

Elle admet peu que l'homme
Ait une autorité
De simple majordome
Contre sa volonté.

Elle ne peut admettre,
Surtout quand il est laid,
Qu'un mari soit un maître,
Et le veut son valet.

Vous vous trompez, Madame,
Madame, étrangement:
Ce n'est point là la femme,
La femme au cœur charmant.

Et la femme hautaine
Bientôt inspirerait
Moins l'amour que la haine:
L'homme s'en priverait.

On se passerait d'elle
Lui même, le mari
Jusqu'à tire de l'aile,
Chante ailleurs et s'en rit.

Il est des chansons drôles
Aux traits, aux saillies,
Dans l'inconnu des rôles,
Les meilleures chansons.

Mais comme elle est puissante
Et d'un charme inouï,
Comme elle est ravissante,
La femme disent oui!

J. G.

---

heur, créé si parfaitement semblable à son frère!....

XII

Anne Pélissier-Lagarde tout en larmes relisait pour la dixième fois la lettre que le facteur rural avait apportée à huit heures du matin, et dans laquelle "son mari" lui annonçait que Georges Pélissier s'était donné la mort.

Rosa, la femme de chambre de la châtelaine, entra en ce moment chez sa maîtresse, après avoir discrètement frappé à la porte.

—Qu'y a-t-il, Rosa? fit la jeune femme.

Est-ce pour les enfants? Je n'ai pas le temps de m'occuper d'eux aujourd'hui....

Que "mademoiselle" s'en arrange et fasse comme elle voudra!

—Que madame me pardonne, répondit Rosa, mais ce n'est pas à cause de cela que je la dérange....

C'est M. Pélissier, madame!...

Il s'inquiète de l'absence de monsieur.... Il gronde Trubert. Il dit qu'on lui ment, qu'on lui cache quelque chose....

Trubert pense que si madame voulait bien prendre la peine d'aller jusqu'au pavillon, elle calmerait peut-être un peu M. Pélissier!....

Anne fit un geste d'impuissance.

—Ma pauvre Rosa, dit-elle, je ne sais plus, à la fin....

Déjà, pendant toute la journée hier, j'ai dû éluder les questions pressantes de mon beau-père....

Je suis à bout de ressources d'autant plus que,—et ses larmes coulèrent de plus belle,—tu ne sais pas.... mon beau-frère est mort.... je viens de l'apprendre dans cette lettre de mon mari....

Quel coup! mon Dieu!

Rosa n'en pouvait croire ses oreilles.

—M. Georges! s'écria-t-elle avec une douloureuse stupeur, mais la semaine dernière encore, il était si bien portant....

Oh! madame, quel malheur!

—Un grand malheur, oui ma pauvre fille!

—Mais... pardon si j'interroge madame.... de quelle maladie est-il donc mort, M. Georges?

—D'un.. d'une rupture d'anévrisme, se hâta de répondre, non sans trouble, Mme Pélissier-Lagarde.

Elle se souvenait des recommandations que lui faisait son mari.

Pour tous, la mort de Georges serait due à une rupture d'anévrisme le mot suicide ne devait pas être prononcé.

—Que malheur!.... répétait Rosa, je comprends le chagrin de madame et j'y prends part, madame peut en être sûre....

Mais, M. Pélissier, que va-t-on pouvoir lui dire?

Anne se leva résolument.

—Tant pis! murmura-t-elle, je vais tâcher de le faire patienter encore... Et puis, je lui dirai que Georges est malade, pour l'habituer peu à peu.....

Rosa, ma fille, il va falloir écrire à ma couturière, t'occuper du deuil de la livrée et dire à mademoiselle qu'elle vienne me parler, quand je reviendrai de chez mon beau père, pour les vêtements noirs des enfants.....

J'ai la tête perdue, et un chagrin, un chagrin profond.... Pauvre Georges!

Elle s'essuya les yeux, tâcha de faire reprendre à sa figure une expression calme, et se dirigea vers le pavillon qu'habitait M. André Pélissier.

Les éclats de voix du vieillard arrivèrent aux oreilles de Mme Pélissier-Lagarde dès le perron.

Vite elle courut, et entra chez son beau-père au moment où celui-ci furieux, lançait un livre à la tête de Trubert, en l'appelant: Traître! menteur! hypocrite! et toutes sortes d'autres gentillesses du même genre.

Mais Trubert ne servait pas pour rien son maître depuis quinze ans.....

Il avait l'habitude de ses colères furibondes, et recevait ces épithètes avec beaucoup de philosophie.

—Voyons! père, intervint Mme Pélissier-Lagarde, en entrant, soyez raisonnable et ne vous fâchez pas ainsi contre ce pauvre garçon qui n'en peut mais.

—Il est d'accord avec vous pour me tromper!....

On me raconte des histoires à dormir debout, on me dit que Jacques est à Paris pour affaires, et autres balançoires dans le même goût....

Quelles affaires, d'abord?

Jacques n'en a pas, pas d'assez importantes que je sache, pour le forcer à rester coucher à Paris....

Et il est parti, me dit-on, de grand matin hier.... sans prendre le temps de me voir!

C'est bien bizarre!

Je vous dis qu'on me ment, ma fille, vous la première, et je veux savoir la vérité.

—La vérité, répondit Anne faisant tous ses efforts pour s'empêcher de pleurer; la vérité père est très triste, c'est pour cela qu'on voulait vous la cacher.

—S'il y a un malheur, je dois le connaître, répliqua le vieillard; je suis assez fort, Dieu merci! pour le supporter.... Qu'y a-t-il?

—Jacques est à Paris, près de son frère.... près de Georges, qui est.... malade.

—Malade?.... malade comme ça.... subitement?

—Oui.... Mon mari en a reçu la nouvelle avant-hier soir à neuf heures, et il est parti aussitôt.

—Et depuis, vous ne savez rien, ma fille? Jacques ne vous a pas télégraphié?

Dites, dites vite!

Voyant l'énervement, l'anxiété de son beau-père, Anne répondit évasivement:

—Mais ce n'est rien, père, sans doute.... Un accident, peut-être?

—Jacques a-t-il écrit, cria le père Pélissier au comble de l'angoisse....

Mais parlez, je vous en prie, vous ne voyez donc pas que je grille!

—Oui, balbutia la jeune femme, une lettre.... tout à l'heure.

—Eh bien! que dit-elle cette lettre?

—Rien de bien précis.... il me conjure de ne pas me tourmenter, ni vous non plus.... et puis il va revenir.... par le train de deux heures.

Alors, il vous expliquera....

—Où est-elle cette lettre?

Montrez-la-moi, ma fille.

Anne, du coup, perdit contenance.

—C'est que.... je ne l'ai pas sur moi.... je l'ai laissée dans ma chambre.... Oui, c'est cela, dans ma chambre.

—Trubert ira la demander à Rosa.

—Pourquoi cette insistance? faisait Mme Pélissier Lagarde.... Ne me croyez-vous pas, mon père?..

Sa voix s'altéra, elle ne put plus se contenir et fondit en larmes.

Ce que voyant, le père Pélissier comprit tout.

—Georges est mort, cria-t-il, votre chagrin me l'avoue!

Ah! mon pauvre enfant! mon malheureux enfant!

Et le vieillard, plus blanc que la batiste de son oreiller, se laissa aller dans son grand fauteuil, les bras ballants, inerte, à demi privé de sentiment.....

Cela dura quelques minutes, puis alors brusquement, deux ruisseaux de pleurs coulèrent de ses yeux fermés, et il pleura ainsi silencieusement, sans un geste, sans un mot....

Seulement, parfois, de profonds et douloureux soupirs s'échappaient de sa poitrine....

Trubert contemplait, navré, ce chagrin muet.

Il n'avait pas les yeux secs lui non plus, le brave domestique, et son doigt furtivement essuyait les larmes qui mouillaient ses bons yeux fidèles.

"Ça le chavirait," ni plus ni moins, de voir son maître dans cet état.

Quant à Mme Pélissier-Lagarde, elle continuait à pleurer en silence.

Quels mots, quelles phrases, eussent pu apaiser la douleur de ce père?

Il fallait le laisser se calmer de lui-même.....

Tout à coup des cris, des rires, un bruit de galopade